

Victor-Lévy Beaulieu, Sergio Kokis, Véronique Marcotte, Alain Roy

Jean-François Crépeau

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37208ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2008). Compte rendu de [Victor-Lévy Beaulieu, Sergio Kokis, Véronique Marcotte, Alain Roy]. *Lettres québécoises*, (131), 28–31.

☆☆☆☆☆

Victor-Lévy Beaulieu, *La Grande Tribu, c'est la faute à Papineau*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2008, 876 p., 39,95 \$.



< GROTESQUERIE > ?

Qu'ajoute au titre le néologisme « grotesquerie » ? L'auteur l'explique en citant Hugo : « Dans la pensée des modernes, le grotesque a un rôle immense. Il y est partout; d'une part, il crée le difforme et l'horrible; de l'autre, le comique et le bouffon. Le grotesque est, selon nous, la plus riche source que la nature puisse ouvrir à l'art. » Cela ressemble à l'épopée ou à l'allégorie narrative, comme le sont *Pantagruel* (1532) et *Gargantua* (1534) de François Rabelais auxquels s'apparente *La Grande Tribu*.

L'épopée totalisante de Victor-Lévy Beaulieu



VICTOR-LÉVY BEAULIEU

James Joyce, l'Irlande, le Québec et les mots.

De vraies épiphanies québécoises.

Le lancement de *La Grande Tribu, c'est la faute à Papineau* n'est pas passé inaperçu. L'ultimatum lancé ce jour-là par VLB a fait dire à certains que le romancier était différent du polémiste ou du pamphlétaire. C'était mal connaître l'homme et son œuvre.

Les mêmes n'ont pas plus compris le salto qu'il a effectué en avril en sortant de son poêle à bois un exemplaire de sa « grotesquerie » enchâssée dans une bûche et en annonçant son adhésion au Parti indépendantiste.

Croyez-moi : il n'y a qu'un seul Victor-Lévy Beaulieu dont *La Grande Tribu* éclaire le propos et l'action, ce que nous allons maintenant examiner.

CHANTIER, DÉBRIS, ÉPIPHANIE

La Grande Tribu fut le premier roman que VLB rêvait d'écrire, le titre figurant parmi les ouvrages en chantier depuis 1973.

En 1995, j'ai cru ce projet abandonné lorsque parut *Le carnet de l'écrivain Faust*. S'y trouvaient huit « débris » de ce qui constituait alors *La Grande Tribu* dont l'auteur dit : « [II] s'agit là-dedans de raconter les fondements hystériques du Québec, en sept épiphanies que vit une manière de grand enfant que sa vie terrorise. »

Le mot « épiphanie » a ici le sens joycien. Il s'agit

[...] d'une sorte de révélation, d'ordre quasi mystique, en tout cas esthétique, qui permet au langage de transcender le réel. C'est l'irruption dans le champ de la conscience d'une expérience, d'un objet, d'une personne ou d'un fait quotidien sous une forme chargée d'intense émotion, susceptible de se transformer en mots et d'ajouter de la valeur au monde. (blog.legardemots.fr)

Cette définition décrit la forme littéraire qu'épouse *La Grande Tribu*.

Un ouvrage comme celui que l'écrivain de Notre-Dame-des-Neiges vient de chef-d'œuvre exige de se laisser transporter par l'amplitude de l'allégorie qui l'étaye. Jamais, selon moi, une fiction littéraire de cette envergure n'a été publiée sous la plume de VLB.

Non seulement y observons-nous des personnages récurrents, dont Habaquq Cochon, mais nous y retrouvons le souffle vélocité d'écriture propre à ces romans. Quant à l'« essai hilare » sur Joyce, il en emprunte le recours didactique en faisant la part belle à la vie de huit « libérateurs ». Qui sont-ils d'ailleurs et qu'apportent-ils à l'économie de l'œuvre ?

LES LIBÉRATEURS

Quand on veut se libérer, on a intérêt à avoir des modèles inspirants. C'est ce que l'auteur propose aux « lésionnaires » en leur présentant des héros à la mesure de leur « rêve québécois ». Ces « libérateurs », ce sont : l'Irlandais Daniel O'Connell, le Sud-Américain Simon Bolivar, le Français Jules Michelet, le Québécois apostat Charles Chiniqy, l'antiesclavagiste Abraham Lincoln, le rebelle chinois Hong-Sieou-Tsuan dit Shang-Ti, le poète national étatsunien Walt Whitman

et, bien évidemment, le patriote Louis-Joseph Papineau.

Dans les pages consacrées à ces héros, l'écrivain s'inspire du ton des monographies d'autrefois. Nous observons que chacun d'eux a une forte personnalité et un caractère anarchique; c'est d'ailleurs pourquoi leurs discours n'ont pas toujours été pris au sérieux.

C'est cette leçon que doivent d'abord retenir les « lésionnaires » : aller droit au but sans se laisser distraire. Puis, il y a l'importance de la diversité des moyens pour parvenir à ses fins ; ainsi, les politiques, tels O'Connell, Bolivar et Papineau, jouent de tous les instruments dans des harmonies battant des airs de libération.

J'insiste sur Papineau, car il est le seul à passer de la réalité à la fiction, son nom devenant un mantra : « C'est la faute à Papineau. » Il n'est rien de moins que le modèle qui inspire l'entêtement de se libérer de toutes les entraves.

LES LÉSIONNAIRES

Puis, il y a les quatre parties du roman consacrées à Habaquq Cochon, à ses ancêtres mi-humains mi-porcs, et à ses compagnons d'enfermement et de libération.

D'abord apparu dans *Absalon-mon-garçon*, Habaquq était le fils de la narratrice et du héros éponyme, un enfant lourdement handicapé parce qu'il était sans jambes et sans trop de jarnigoine. Après la mort de ses parents, il se retrouve dans « ce château, ce manoir, cet asile ou cette maison : les portes qui mènent vers l'ailleurs sont toutes fermées à clé, sinon cadenassées, et les nombreux corridors y conduisant forment un labyrinthe si complexe que même Pénélope en perdrait sa quenouille si elle s'y aventurait ». Ce endroit est dirigé par le docteur Avincenne, assisté par une armée de grands chiens-bicyclettes.

Résumer les aventures d'Habaquq – un prénom qui s'inspire de celui du prophète biblique Habacuc dont le livre pose le problème du mal dans l'histoire du peuple d'Israël – tiendrait de l'analyse de sa schizophrénie. Qu'il suffise de dire qu'il cherche par tous les moyens à s'affranchir du joug d'Avincenne, d'abord en se rappelant ses lointains ancêtres : « Voici donc l'histoire de l'ancestrale Baleine-Mère et de son fils, le Baleineau rebelle, qui rêvaient de fonder la Nation du Peuple des Petits Cochons Noirs », et d'autres semblables.

Pour préserver leur mémoire en s'enfuyant, Habaquq compte sur un allié redoutable : le grand original épormyable, personnage onirique inspiré par l'écrivain Claude Gauvreau dont VLB dit :

Malgré les répressions odieuses dont il a été l'objet, les électrococs, la lobotomie et l'insulinothérapie, il n'a pas cessé, comme l'original épormyable qu'il était, de bramer contre toutes les censures, les politiques, les religieuses, les sociales, les sexuelles, les oniriques et les médicales. Comme Louis-Joseph Papineau, il n'a jamais eu peur de parler de l'ignominie du catholicisme, de la trahison de nos élites, de la lâcheté de nos politiciens. Si la liberté a vraiment pris corps glorieux au moins une fois au Québec, c'est à l'original épormyable que nous le devons.

S'inspirant de la médecine à laquelle Gauvreau a goûté, Avincenne fait subir de semblables traitements à ses patients. Rien de cet arsenal médicinal ne parvient à assagir l'original épormyable, ni à combler le trou qu'Habaquq prétend avoir dans la tête. Quand cela advient, il peut dire :

Tout va très vite maintenant que le trou que j'avais dans le crâne est plein de cette matière grise qui me permet de penser calmement par-derrière et par-devant, comme le font les supercordes qui donnent ses vibrations au cosmos. Je sais tout de ma famille depuis le commencement du monde, je comprends que sa matière manquante la forçait à ne rechercher que la survie, si peu nombreuse était-elle que ça la rendait peureuse, égoïste et solitaire, portée sur la trahison, la dénégation, le niement et le reniement, parce qu'incapable d'habiter dans la surréalité et ne cessant de la fuir, d'où ce refus de reconnaître en l'original épormyable l'un des plus grands poètes ayant jamais vu le jour sur la courbure de l'espace-temps.

Chaque séquence où figure l'original est un vibrant hommage à Claude Gauvreau. L'homme, son style et son œuvre, notamment son langage exploré, inspirent largement les épiphanies auxquelles s'adonne VLB. À un point tel que le lecteur n'est jamais certain que les poèmes dispersés à travers le roman sont de la plume de Gauvreau ou du feutre de Beaulieu, à moins d'être un exégète de l'un et de l'autre.



Habaquq et l'original épormyable parviennent à fuir Avincenne. Habaquq rencontre Bowling Jack et les siens. Ils l'encouragent dans sa nouvelle existence d'être libre, lui retirant même l'électrode que le vilain docteur lui a implantée pour contrôler ses moindres pensées.

Bowling Jack crée le Parti des lésions, une formation politique réunissant tous les éclopés du Québec. Dans une apothéose épique, l'original épormyable et sa compagne réapparaissent alors qu'on les croyait morts. L'original harangue une foule de lésionnaires venus des quatre coins du Québec et réunis devant le parlement qu'ils vont prendre d'assaut car, affirment-ils, « [ils] exige[nt] une déclaration d'indépendance votée unanimement par cette Chambre, l'adoption d'une Constitution et l'application du programme du Parti des lésions! ».

LA GRANDE TRIBU

Voilà *La Grande Tribu*, l'épopée épousant la forme des épiphanies joyciennes que promettait Victor-Lévy Beaulieu depuis très longtemps. Je crains que l'accueil qu'on lui réserve s'apparente à celui qu'on a fait à l'œuvre de Claude Gauvreau, de Joyce ou de tous ces écrivains plus grands que nature que leur nation ne méritait pas.

Un ouvrage comme celui que l'écrivain de Notre-Dame-des-Neiges vient de chef-d'œuvre exige de se laisser transporter par l'amplitude de l'allégorie qui l'étaye. Jamais, selon moi, une fiction littéraire de cette envergure n'a été publiée sous la plume de VLB. Il y a eu ses essais à valeur ajoutée (poulet, hilare, etc.), tous ayant largement emprunté à la fiction narrative. Quant à ses romans, c'est le premier qui va aussi loin dans la recherche stylistique et dans l'exploration de l'inconscient collectif, et ce, en s'appuyant sur une solide documentation historique. Pas étonnant alors que l'on peine à entrer dans l'univers de *La Grande Tribu* et, qu'une fois parvenu, on s'y esbaudisse comme cela n'est pas permis.



Sergio Kokis, *Le retour de Lorenzo Sánchez*, Montréal, XYZ éditeur, collection « Romanichels », 2008, 350 p., 25 \$.

Du grand Kokis. Du très grand!

Le retour de Lorenzo Sánchez raconte une histoire comme peu d'auteurs savent en écrire, un récit qui mérite d'être reçu avec l'attention et la considération requises par une grande œuvre.

Voyons de plus près ce nouveau roman de Sergio Kokis qui soulève tant d'enthousiasme chez moi.

LA TRAME

Professeur de dessin et d'anatomie artistique aux Beaux-Arts, Sánchez y donne sa dernière classe, ses cours étant retirés et lui, mis à la retraite. Il mène aussi,

depuis longtemps, une carrière d'artiste peintre sur laquelle veille la galeriste Anita Castoni. C'est d'ailleurs elle qui avise Lorenzo qu'un avocat new-yorkais le recherche; ce dernier lui apprend que l'ingénieur Alberto Sánchez souhaite le rejoindre. Curieux que son demi-frère veuille le retrouver, il acquiesce à sa demande. Cela suffit pour le ramener à une époque dont il croyait avoir refermé l'album de souvenirs. Dès lors, les péripéties de sa vie vont s'accélérer.

REMARQUE

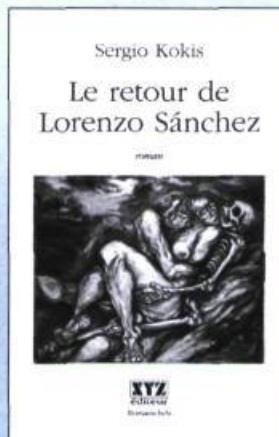
Une remarque s'impose ici. Dès le début du roman, l'auteur joue de deux niveaux de narration: l'un raconte la suite des événements, l'autre communique les réflexions intérieures du héros. Cette technique sert bien le propos, surtout lorsque Lorenzo passe en revue son passé en traçant sous nos yeux le portrait de son enfance, rappelant ses rapports tumultueux avec Cipriano et Amelia Sánchez, ses parents adoptifs, et sa passion pour leur fille Sonia.

LA SUITE

Les retrouvailles de Lorenzo et d'Alberto sont l'occasion pour chacun de connaître un peu mieux un demi-frère dont le temps a transformé le souvenir, comme celui de Sonia et des parents Sánchez. Alberto l'informe alors qu'Amelia lui a légué la maison de campagne de la famille et qu'il devrait venir y jeter un coup d'œil. Ne croyant pas au repentir d'Amelia et craignant de se laisser envahir par la nostalgie, Lorenzo hésite avant d'accepter l'invitation. Il demande conseil à Isidore Jean, son ami et médecin d'origine haïtienne; celui-ci comprend l'envie de Lorenzo de revoir le Chili, mais il lui



SERGIO KOKIS



fait prendre conscience que la contrée a aussi vieilli et qu'elle ne ressemble probablement plus exactement à celle d'autrefois.

Lorenzo part finalement pour Santiago où il prend le temps de retrouver ses repaires. Au cours de sa visite de la capitale, Lorenzo se recueille sur le mausolée familial et découvre que sa demi-sœur Sonia, qui fut également son amante, est décédée des années plus tard que ce qu'on lui avait dit. Confrontant Alberto qu'il connaît déjà mieux, il apprend que la jeune femme a été internée dans un asile peu après son départ et que les Sánchez ont caché l'événement.

L'esprit embrouillé par les secrets de famille, Lorenzo prend la route en direction de la propriété dont il a hérité. Plus il s'éloigne de Santiago, plus il renoue avec un paysage fidèle à ses souvenirs. Sur place, une vieille femme et un jeune homme l'attendent fébrilement; Lorenzo reconnaît à peine Rosalia qu'il a connue jeune et belle; il croit que Ramón peut être le fils bâtard qu'elle aurait eu avec son père Cipriano.

Le destin n'en finit pas de surprendre Lorenzo. Il y a les motifs du délabrement des lieux, mais aussi les révélations que lui fait Rosalia. Je n'en dirai rien ici, vous laissant les découvrir au rythme que Sergio Kokis a donné à son récit dont tous les éléments supportent une trame dramatique complexe.

Je n'ai jamais eu l'impression que le récit traînait en longueur, chaque détail jouant un rôle précis dans l'architecture de l'œuvre. J'ai aussi apprécié le regard du plasticien que l'auteur pose ici et là, et le rôle social qu'il fait jouer à la création artistique.

Enfin, *Le retour de Lorenzo Sánchez* me semble être un bon exemple de l'enrichissement dont profite notre littérature par l'apport d'un écrivain venu y joindre sa voix.



Véronique Marcotte, *Tout m'accuse*, Montréal, Québec Amérique, 2008, 234 p., 22,95 \$.

Quand les victimes deviennent des accusés

Grâce à *Tout m'accuse*, paru en début d'année, j'ai découvert Véronique Marcotte et son talent pour saisir les troubles de l'âme humaine.

Dans ce roman, elle a imaginé de vrais marginaux et nous fait partager une période charnière de leur existence. Bienvenue dans l'univers d'Auguste et de Victoire!

L'action se déroule en trente et un tableaux qui racontent, à tour de rôle, les héros. Nous rencontrons d'abord Auguste et apprenons sa curieuse habitude de tout astiquer et d'épier aux fenêtres. Souvent, il choisit ses victimes au hasard d'un dossier médical, car il dirige les archives d'un hôpital. Comme il le dit: «[...] ce pouvoir que je me confèrais, celui de regarder sans être vu, me donnait un sentiment de divinité tout à coup doucereux, comme un baume sur mon propre chagrin [...]»

Obsessif compulsif, Auguste mène une triste existence. À 49 ans, il a quitté sa Belgique natale pour fuir une mère possessive. Gaya a élevé seul son fils en lui laissant croire que son papa était décédé. Ainsi, il a été à la merci de cette femme hyper envahissante qui exigeait même qu'il s'agenouille pour prier pour son défunt père.



L'existence de Victoire, l'autre héroïne de *Tout m'accuse*, est bien différente. Peintre, elle travaille au bar d'un restaurant pour gagner sa vie et exercer son art en toute liberté. Elle vit seule et fait tout pour protéger sa fragilité qui, un jour, l'a fait pencher du côté de l'anorexie.

L'atelier de Victoire donne sur la rue et elle a parfois la sensation d'être épiée, ignorant qu'elle est une victime d'Auguste. Un soir, en

rentrant chez elle, elle constate qu'on l'a dévalisée. Auguste passant par là, elle demande son aide. Commence alors une relation ambiguë.

Entre-temps, nous découvrons mieux l'univers tordu de la mère d'Auguste. Gaya est une véritable mante religieuse que Mathias a fuie après que la naissance de leur fils l'eut transformée. Malgré cela, le mari a veillé à leur bien-être en faisant régulièrement parvenir, du Québec où il a immigré, l'argent nécessaire.

Un jour, le dossier médical d'un certain Mathias Pilard passe entre les mains d'Auguste. Lui qui croyait son père décédé est bouleversé : « Le passé refaisait surface, malgré les efforts que j'avais mis à oublier ce père, puis cette mère. Aujourd'hui, j'étais obligé d'affronter ce qui arrivait, car il n'y avait aucun moyen humainement possible de m'en sortir. »



VÉRONIQUE MARCOTTE

Auguste se tourne alors vers Victoire et lui fait le récit de son invraisemblable histoire. Plus tard, quand Gaya sonne à la porte de son fils, Victoire ouvre la sienne à cet Auguste désespéré et va même raconter au père, dont ils ont retrouvé la trace, le drame du fils.

Toutes les pièces de ce mensonge sont habilement assemblées pour projeter une image nette de chacun des protagonistes. Quand Victoire termine une toile abandonnée, c'est le portrait d'Auguste et de son triste sort qui en émerge. Et c'est à l'occasion d'un vernissage qu'elle réunit le père et le fils, comme si cela allait apaiser ses propres inquiétudes.

Véronique Marcotte a écrit l'histoire de personnages à qui la vie n'a pas fait de cadeau. Elle a bien su imbriquer toutes les pièces du puzzle pour former un récit à la trame serrée. Ainsi, *Tout m'accuse* trace un portrait juste de drames

humains autrement inextricables.

☆ 1/2
Alain Roy, *L'impudeur*, Montréal,
Boréal, 2008, 270 p., 22,50 \$.

Tableau de l'insignifiance

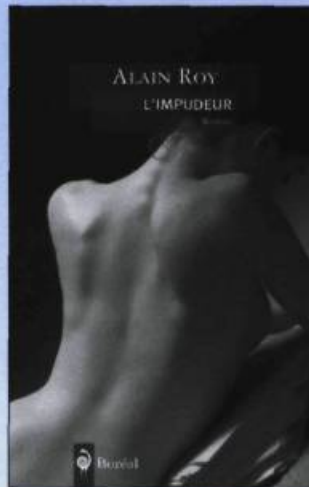
J'ai passé trop de temps à lire *L'impudeur*, une banalité dont la trame s'inspire de potins littéraires et universitaires éculés, et l'écriture d'Alain Roy, du plus banal exercice de style.

Si mon jugement est aussi sévère, c'est que ma déception est grande, les Éditions du Boréal m'ayant habitué à des choix plus judicieux et, surtout, à un encadrement plus rigoureux de leurs auteurs.

La trame gravite autour d'Antoine, de Vanessa, de Xavier et de M^{me} de Merteuil. Les garçons sont chargés de cours à l'université. C'est là qu'Antoine cède aux avances de Vanessa, une belle fille qu'il est le seul à ne pas avoir remarquée. Pendant ce temps, Xavier repousse une élève, ne voulant pas devenir un autre Georges Marguerite, le vieux beau séducteur du département de littérature. Voilà pour les premiers clichés!



ALAIN ROY



La naïveté et l'esprit d'esthétique d'Antoine ayant attiré Vanessa, elle se met à l'écriture d'un roman aussitôt en ménage avec lui. Elle passe alors ses nuits loin de son amant ; sa présence dérange sa créativité. Le personnage de Vanessa fait vite penser à cette écrivaine dont on a davantage parlé que de son premier roman ; cela s'avère quand on apprend que Vanessa va publier *Danseuse nue* chez un éditeur français.

Elle à Paris pour y être consacrée, Antoine se croit floué comme le dernier des imbéciles. Ultimement, le couple conclut sa relation par des invectives : « Si tu vois les choses comme tu les vois, c'est parce que tu es coincé et trop sérieux ! » lui dira-t-elle, et il lui répondra : « Tu n'es qu'une petite conne stupide et narcissique ! »

Je vous fais grâce des séquences où chacun des protagonistes se regarde le nombril et en discourt. Cela sans compter les digressions sans lien avec la trame si ce n'est pour brouiller des pistes qui ne menaient encore nulle part.

Je vous fais grâce des séquences où chacun des protagonistes se regarde le nombril et en discourt. Cela sans compter les digressions sans lien avec la trame, si ce n'est pour brouiller des pistes qui ne menaient encore nulle part.

Côté prose, l'auteur a parfois senti le besoin d'appuyer une narration neutre par un *je*, lequel interpelle les lecteurs comme s'ils devaient

nécessairement comprendre le récit selon son point de vue. À mon avis, l'acte d'écrire et celui de lire doivent être laissés au libre arbitre de leurs artisans respectifs, surtout lorsque l'écriture est trop mince pour permettre au lecteur quelque mouvement d'intelligence que ce soit.

Voilà ma déception vis-à-vis de *L'impudeur* qu'on aurait mieux fait d'intituler *L'impudence*.